

Nous habitons un immeuble dans la rue du Port, une large avenue qui traversait la ville et menait au port et à l'embarcadère du ferry-boat.

Le magasin de mon père occupait le rez-de-chaussée. Sur l'enseigne fixée au-dessus de la porte, était écrit en lettres bleu foncé : *Quincaillerie*, et en dessous, dans une écriture plus petite, *Propriété E. Buchholz*. Les habitants de l'île achetaient leurs outils chez mon père, charnières, serrures, vis et clous de toutes les tailles et de toutes les formes.

Notre appartement se trouvait au-dessus du magasin. Je partageais une chambre avec mon frère aîné.

Max avait emménagé au quatrième étage, une chaude journée de mars.

Les premières hirondelles de mer étaient de retour et emplissaient l'air de leurs appels. Le vent chassait devant lui des fragments de nuage dans le bleu du ciel et rabattait sur les terres l'air marin chargé de sel.

Un camion jaune de déménagement s'était garé devant l'immeuble. Des hommes en bleu de travail en sortirent des cartons, des tables, des chaises, des étagères, des pots de fleurs, un vieux globe terrestre, un chevalet et un large fauteuil tendu de velours rouge foncé.

Max s'agitait au milieu des ouvriers, donnait des ordres et se passait sans cesse la main dans les cheveux.

Il resta tout l'été, l'hiver et encore l'été suivant. Et puis, quand arriva l'automne, il repartit.

Parfois, j'entreprenais de longs voyages autour du monde sur le vieux globe terrestre, posé sur un tabouret près du poêle à mazout, et mon index traçait la route sur la couche de poussière qui couvrait l'hémisphère Nord.

Blotti dans le fauteuil rouge, j'aimais regarder Max travailler, même si je ne pouvais voir ce qu'il dessinait ou peignait. Il aimait s'entourer de mystère.

Quand, au bout de quelques semaines, un tableau était achevé, il l'encadrait et le posait à côté d'autres, appuyé contre le mur, tourné à l'envers.

Je lisais *Robinson Crusoé*, *L'Île au trésor* ou *Les Enfants du capitaine Grant*, que j'avais trouvés sur les rayons de la bibliothèque de Max. d'épais livres d'images étaient entassés en hautes piles partout sur le sol. Je me plongeais dans les mondes disparus des rois et des reines, marchais sur les traces des grands explorateurs et suivais la piste des bêtes sauvages, découvrais des cités et des pays lointains et admirais les œuvres d'architectes célèbres ou les tableaux des plus grands peintres. Sur l'échiquier, je jouais contre moi-même, avec la certitude rassurante de gagner toutes les parties.

Je faisais mes devoirs couché à plat ventre sur le parquet. Sur des grandes feuilles de papier à esquisse, je dessinais des voiliers dans la tempête, d'intrépides chefs indiens, des chevaliers en combat et des dragons crachant du feu. Ou bien je bricolais des fusées en carton et papier argent propulsées par des pontes d'allumettes. Pour le premier vol habité qui devait décoller de la pelouse du parc municipal, les cosmonautes seraient des mouches.

Les bruits de la rue parvenaient assourdis. De temps à autre, retentissait la trompe du ferry. Les jours de canicule, le ventilateur vrombissait au plafond. L'horloge murale égrenait les secondes, et j'entendais le grattement léger et régulier de la plume de Max sur le papier à dessin.

Il restait des heures durant assis, immobile, à la grande table, le buste penché sur le dessin, entouré d'esquisses, de livres, de crayons, et d'innombrables gobelets de peinture. La main qui tenait le porte-plume se déplaçait lentement, avec de courts mouvements tranquilles, sur la surface du papier.

Mais, un beau matin, la porte de son appartement n'était plus fermée à clef. Je pouvais entrer, comme avant son départ. Max était assis à la table ; il me lançait un clin d'œil et se concentrait à nouveau sur le dessin qu'il avait commencé depuis son retour.

Et de nouveau plongé dans le silence magique de la pièce, je me blottissais dans le fauteuil rouge.

Dans l'obscurité, je jouais sur mon violon, comme toujours. Max m'accompagnait de son chant, ou se taisait.

Un escalier étroit, aux marches usées et grinçantes, bordé d'une rampe en fer forgé, menait au quatrième étage. Chaque jour, ou presque, je me plantais devant la porte peinte en gris et baissais lentement la poignée. Quand la porte n'était pas fermée à clef, j'avais le droit de rendre visite à Max. Souvent je passais l'après-midi entier dans son atelier, tandis qu'il peignait.

De temps à autre, il essuyait la plume avec un vieux chiffon bariolé, plaçait le dessin sur le chevalet à côté de la table et l'examinait longuement en se passant la main dans les cheveux. Il arrivait qu'un sourire illuminât son visage, mais le plus souvent des plis profonds marquaient son front.

Parfois aussi, il se levait, déambulait d'un air agité dans son atelier, regardait par la fenêtre ou disparaissait pour un moment dans la cuisine.

Il se rasseyait ensuite à la table, reprenait le dessin et se remettait au travail.

« A chaque tableau mène un chemin invisible », m'expliqua un jour Max. « Le peintre doit trouver ce chemin. Et il ne doit pas montrer trop tôt ce qu'il peint, sinon il risque de perdre le chemin. » Max passait beaucoup de temps à l'extérieur. Comme un explorateur, il parcourait les rues de la ville, arpentait, les cheveux au vent, la plage immense ou les dunes.

Il pouvait rester des heures durant assis sur la jetée, sur un banc du parc ou dans un des cafés du bord de mer. Son regard fixait le lointain, comme s'il y cherchait quelque chose. De temps en temps, je le surprénais qui prenait des notes ou griffonnait de rapides esquisses dans un carnet qu'il emportait toujours avec lui.

Parfois aussi, il entreprenait de plus longs voyages, et je l'accompagnais à l'embarcadère, puis courais sur la jetée jusqu'au phare. Quand le ferry passait le phare, Max se tenait sur le pont arrière, sa valise de cuir brun posée à côté de lui, et agitait la main. Je répondais à son salut, et suivais le bateau du regard jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un point minuscule à l'horizon.

Il ne me disait jamais quand il reviendrait. Peut-être ne le savait-il pas lui-même.